

d'une guerre.» Dans *Indignation*, on est en pleine guerre de Corée, en 1951. Le narrateur, le jeune Marcus Messner, fils d'un boucher casher de Newark, dont la devise est « Ce qui doit être fait, on le fait », fait ses études à Robert Treat, une petite université de Newark. Une scolarité qui s'annonce tranquille. Mais les relations de Marcus avec son père deviennent intolérables. Celui-ci le surveille sans cesse, craint pour sa vie à tout moment – une attitude qui paraît stupide et se révélera prémonitrice.

consulte la liste des universités américaines. « Bien sûr, je l'ai prise dans un livre de Sherwood Anderson, précise Roth. Mais cette université de fiction est emblématique de toutes les universités de l'époque, de leur conservatisme, de leur pesanteur. » Le campus possède douze fraternités, mais deux seulement acceptent les juifs. Marcus, dont les parents ne sont pas fortunés, travaille le week-end à la cafétéria et essaie de ne pas entendre qu'on le hèle en l'appelant « youpin ». En outre, tous les étudiants doivent se

Marcus ne supporte rien de tout cela. Et ses rapports avec ses camarades de chambre sont exécrables. Il change deux fois de chambre, et se retrouve seul, enfin, mais dans une petite pièce dont personne ne veut. Son sentiment constant est résumé par le titre du livre, « *indignation* ». Mais bien des romans de Roth auraient pu avoir ce titre. « *Certainement. A commencer par Portnoy. Mais aussi Le Théâtre de Sabbath, J'ai épousé un communiste, La Tache, et sans doute d'autres encore.* » Cette perpétuelle indigna-

tion, mais c'est dans les années-tante de nous. Ce n'est qu'en 1971, après les révoltes de 1968, que toutes ces universités, réactionnaires et censément apolitiques, ont reconnu des droits aux étudiants, et une certaine liberté sexuelle. A la place de Messner, devant le geste d'une fille me taillant soudainement une pipe, j'aurais été étonné. Et peut-être choqué, comme lui. » On ne peut se retenir de rire... « Il est vrai que j'ai assez vite appris... », concède Roth dans un immense éclat de rire. ■

te de remémoration, mais que la remémoration serait exclusivement de ce dont elle est faite. »

Pour ne pas détruire le plaisir de la lecture, il vaut mieux s'en tenir à deux sujets, qui déterminent le destin, certainement tragique, de Marcus. Ses premières amours et sa méditation sur l'indignation, dans laquelle Bertrand Russell est appelé à la rescousse. « En ces années-là, Bertrand Russell était pour beaucoup d'entre nous un héros, se souvient Roth. Un modèle d'indépendance d'esprit. Et on peut comprendre

ion, mais c'est dans les années-tante de nous. Ce n'est qu'en 1971, après les révoltes de 1968, que toutes ces universités, réactionnaires et censément apolitiques, ont reconnu des droits aux étudiants, et une certaine liberté sexuelle. A la place de Messner, devant le geste d'une fille me taillant soudainement une pipe, j'aurais été étonné. Et peut-être choqué, comme lui. » On ne peut se retenir de rire... « Il est vrai que j'ai assez vite appris... », concède Roth dans un immense éclat de rire. ■

Josyane Savigneau

La littérature dans la tourmente de l'Occupation

Chacun à sa façon, Dan Franck et Mikhaël Hirsch font revivre les temps troublés des écrivains collaborateurs ou résistants

Mais à quoi donc peut tenir un succès de librairie? *L'Étre et le Néant* est paru pour la première fois en France en juin 1943. Jean Paulhan avait usé de son influence auprès de Gaston Gallimard. Le pavé philosophique de Jean-Paul Sartre ne serait pas, à coup sûr, un succès commercial, mais il fallait le publier. Pour le fond, pour le prestige!

De fait, la première semaine, il ne s'en vendit que trois exemplaires, puis cinq, puis deux, quand soudain les ventes décollèrent: 600 en un seul jour, puis 700, 1000, 2000 exemplaires. Certes, sous l'Occupation, les Parisiens avaient le temps de lire, mais de là à devenir existentialistes... La maison Gallimard fit une enquête. Les femmes achetaient plus volontiers ce titre que les hommes. Qui plus est, elles l'achetaient souvent en double. Les femmes? Pas exactement, plutôt les ménagères qui s'en servaient pour équilibrer leur balance, car *L'Étre et le Néant* pesait tout juste un kilo. Un volume remplaçait utilement les poids en cuivre, qui avaient été fondus.

Cette histoire figure dans *Minuit*, un pavé qui ne pese, lui, que 700 grammes. Dan Franck y raconte la vie des artistes français et étrangers (écrivains, cinéastes, peintres, etc.) résistants ou collabo-

res, Sartre et Beauvoir, Céline, Picasso, Cocteau, Aragon, Drieu la Rochelle, Guitry, Colette, Alma Mahler, Arletty... Son roman fourmille d'anecdotes sur ces grandes figures de l'histoire intellectuelle et artistique. Le cocasse y côtoie le tragique, la petite histoire y rejoint souvent la grande.

Dan Franck s'efface totalement derrière son sujet. Il est fasciné par ces personnages qui lui sont pour la plupart familiers, puisqu'il avait déjà suivi leurs parcours depuis le début des années 1930 dans *Libertad* (Grasset, 2004). En chroni-

Minuit

de Dan Franck

Grasset, 504 p., 23 €.

Le Réprouvé

de Mikhaël Hirsch

L'Éditeur, 186 p., 14 €.

queur attentif, il passe son temps à ouvrir des guillemets pour retracer leurs itinéraires. Au lecteur de se faire un avis sur les agissements ou les errements des uns et des autres.

Le combat qui oppose Jean Paulhan et Pierre Drieu la Rochelle pour la direction de *La Nouvelle Revue française* (NRF) est à cet égard édifiant. La revue est alors à son zénith et constitue un enjeu de pouvoir

pour les forces d'occupation. Elle est l'incarnation du pouvoir intellectuel en France. La présence de Drieu à sa tête permet la réouverture des éditions Gallimard. Il est le garant d'une politique éditoriale favorable à l'idéologie nationale-socialiste. Mais, de son côté, Paulhan s'active et surveille tout. Il n'écrit jamais sous son nom dans la NRF « occupée », mais use du pseudonyme de Jean Guérin. Il incite certains auteurs à écrire (Jouhandeau, Blanchot), en dissuade d'autres (Malraux, Queneau), en vrai stratège des lettres.

« Microcosme olympien »

Au cœur de cette tourmente éditoriale, il y eut aussi des anonymes, comme l'homme dont Mikhaël Hirsch a fait l'un des personnages centraux de son roman, *Le Réprouvé*. Louis-Daniel Hirsch, le directeur commercial des éditions Gallimard, avait été écarté de ses fonctions en raison de ses origines juives. Mikhaël Hirsch, son petit-fils, le met en scène sous le nom de Daniel Cohen.

Nous sommes en 1954, avant la remise du prix Goncourt, dont la lauréate sera Simone de Beauvoir pour *Les Mandarins*. Le narrateur du *Réprouvé* est Gérard Cohen, fils de Daniel, coursier chez Gallimard. « *Hermès d'un microcosme olympien* », il roule à moto, pour porter

un pli à Louis-Ferdinand Céline, l'Ermitte de Meudon, son « premier antisémite véritable ».

Sur le thème de la visite au grand écrivain et de la fascination-répulsion que peuvent susciter Céline et son œuvre, Mikhaël Hirsch signe un

roman plein de grâce. Des flash-back nous replongent au temps de la guerre, lorsque, enfant, le narrateur est caché dans le Lot. Céline, mais aussi Sartre, Beauvoir, Paulhan, Léautaud, Breton sont les héros de ce roman. Un narrateur

candide, pour qui « écrivain semblait un métier aussi banal et ennuyeux que forgeron ou facteur », car, à ses yeux, « la littérature, c'était le quotidien, l'ordinaire, presque une tâche ménagère ». ■

Alain Beauve-Méry



Retenez ce nom : Anne Berest est une surdouée.
Frédéric Beigbeder, *Le Figaro Magazine*

Seuil